33e Année. N° 25. Le Numéro : 10 Centimes Dimanche 18 Juin 1905.

LE
PASSE-TEMPS
ET
LE PARTERRE
RÉUNIS
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
Seul vendu dans les Théâtres
Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS
Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON
V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES
Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : *Les Peintres lyonnais* : **Seignemartin**, par MM. Ch. Faure et A. Stengelin..... Léon Mayet.
Echos artistiques..... X...
Peur de la Vie (sonnet)..... A. Compigne.
Lettre Parisienne : *Les Marchands d'Enfants*..... Jean de Gaillon.
Chronique Féminine : *La Dentelle de France*..... Laurence Arnotto.
Notes d'actualité : *Le Jury*.. René Grougé.
Les Gaîtés de la Semaine.. Georges Rocher.
Mariages pauvres..... Eugène Fourrier.

CAUSERIE

Les Peintres lyonnais

SEIGNEMARTIN

par Ch. Faure et A. Stengelin

1 volume in-4° tiré sur papier de Hollande de van Gelder, et sur papier velin, avec de nombreuses héliogravures et planches, hors-texte. Lyon, A. Rey et Cie, imprimeurs-éditeurs.

Lors du magnifique essor littéraire et artistique de la Renaissance nombreux furent les artistes de génie qui — tel Léonard de Vinci — s'élevèrent à un degré presque égal dans le culte des Lettres et dans celui des Arts. Aujourd'hui l'étendue des connaissances est devenue trop vaste et la lutte n'est victorieuse qu'à cette condition de s'exercer dans un territoire restreint du champ de la pensée humaine.

Quelques-uns pourtant s'échappent du moule commun et font revivre à notre époque vieillie, ces figures idéalisées des artistes d'antan dont la plume tout aussi bien que le pinceau, sont glorieux.

Ce sont telles pensées qui s'imposent à l'esprit quand on commence à lire — comme je le fis il y a quelques jours — un des très rares exemplaires du superbe ouvrage que mon excellent ami A. Stengelin et M. Ch. Faure ont consacré à la mémoire de ce peintre qui est une des plus séduisantes figures de notre Ecole Lyonnaise de peinture : Seignemartin.

Il ne saurait être question d'éloges ici. Qui aime bien, châtie bien..... on pourrait ajouter : qui aime bien, loue mal. Et j'ai trop d'affectueuse sympathie envers M. A. Stengelin pour qu'il me soit possible de dire comme il conviendrait, tout le bien mérité par son livre, qui révèle chez ce peintre arrivé à une des places des plus enviées, parmi les premiers des Maîtres contemporains, l'âme la plus vibrante, le cœur le plus généreux.....

Une semblable étude ne saurait se résumer — du moins les quelques lignes suivantes, copiées au hasard de la lecture, permettront-elles de juger, d'après MM. Stengelin et Faure, ce que fut la vie et l'œuvre de Seignemartin.

« Jean Seignemartin est né le 16 avril 1848 à Lyon, quartier de la Croix-Rousse, cours des Chartreux et ses parents étaient de simples tisseurs.

Les belles soieries, les riches étoffes tissées sur le métier paternel ont peut-être donné à l'enfant le goût des belles couleurs et ce fut sans doute pour lui une éducation des yeux de voir les beaux aspects dont on jouit du coteau des Chartreux quand les brûmes de la Saône se dissipent et que le soleil enveloppe la nature d'une lumière fine et riche à la fois.

Dès que l'enfant put tenir un crayon, il se mit à dessiner ; il était fort bien doué et ses maîtres furent surtout frappés de ses dons artistiques.....

Malgré leurs répugnances pour une carrière difficile où trop souvent les mieux doués meurent de faim, ses parents consentirent, à titre d'essai, à l'envoyer à l'Ecole des Beaux-Arts. Quelle joie pour lui ! Ses progrès furent rapides, il obtint différents prix et le laurier d'or, la plus haute récompense de l'Ecole de Lyon, vint couronner ses études. Il avait dix-sept ans.

Guichard, ancien élève de Delacroix, était alors directeur de l'Ecole.

Ce fut le maître par excellence pour développer les dons naturels du jeune Seignemartin ; on peut dire que le maître a préparé les voies et que l'élève a souvent adopté plus tard les mêmes sujets. Musset, Byron, Shakespeare, Cervantès, Victor Hugo furent leurs auteurs favoris et les inspirèrent tous deux. Que de fois n'ont-ils pas traité des motifs de *Don Quichotte*.

Il fallait voir comme le père Guichard — on lui donnait affectueusement ce nom de père — couvait, pour ainsi dire, son élève préféré. C'était touchant de voir les liens de tendre amitié qui les unissaient tous deux....

Le musée de Lyon a d'admirables chefs d'œuvre et je ne dois pas omettre de dire tout le bénéfice que Seignemartin retira de leur contemplation et de l'étude particulière de quelques-uns d'entre eux. Il était fanatique de Rubens... Dans plus d'une œuvre de Seignemartin on retrouve la trace de cette étude et son talent fut parfois étayé par le génie de Rubens. Même en exécutant des fleurs, Seignemartin pensait parfois au grand Flamand, dont la palette a toutes les richesses d'un magnifique bouquet de fleurs.

On a dit aussi, avec raison que Seignemartin a de grandes analogies avec Diaz et Monticelli et, cependant, il n'avait jamais vu de tableaux de ce dernier. Mais, comme le dit André Gouirand : « on comprend que différents peintres, préoccupés par les mêmes recherches, soient arrivés à des résultats ayant une parité d'expression. L'atmosphère est, à certains moments, saturée de molécules d'idées qui peuvent germer identiquement chez des cerveaux différents, à distance ».

Au sortir de l'Ecole, Seignemartin eut un atelier commun avec Vernay, qui très original, très bizarre, tout à fait

bohème, le lassa vite, car il avait une grande distinction naturelle.

Ce fut par Fleury Chenu que Seignemartin connut A. Stengelin et le docteur R. Tripier, qui devaient consacrer tant de leur cœur et de leurs efforts à sa mémoire.

Envoyé à Paris en 1870, dans une compagnie de pontonniers, il subit toutes les rigueurs du siège et devint malade. Alors se déclara la phtisie qui devait l'emporter cinq années plus tard.

« Rentré dans ses foyers, ses parents justement alarmés d'une carrière qui, jusque là ne lui avait pas rapporté grand bénéfice insistèrent auprès de leur fils pour qu'il en changeât. « Je ne mangerai que des croûtes de pain, leur dit-il, plutôt que de ne pas être peintre ».

Cette force d'âme le soutint dans toutes les circonstances de sa vie ; peindre faisait sa joie et lorsque, peu après, il décora avec Sublet, l'abbaye des religieux Prémontrés, à Tarascon, il aimait à répéter combien il était heureux d'être peintre .

Rien de surprenant, dès lors, à ce qu'il ait beaucoup travaillé. Il semble, tant la moisson de ses œuvres est féconde, que les années aient compté double ; il avait hâte de produire avant qu'il fut trop tard.

La santé du peintre s'altérait peu à peu. On l'envoya à Amélie-les-Bains ; mais un artiste suit mal les conseils des médecins ; il revint à Lyon. Le père de M. Stengelin l'invita à villégiaturer dans sa très belle campagne d'Ecully, où il se rencontra avec cet autre peintre dont le nom va grandissant et dont on sait les succès à nos dernières expositions de la Société Lyonnaise des Beaux-Arts, M. Léonard Tauty, un de nos artistes lyonnais les plus estimés.

Pendant l'été de 1874, Seignemartin fit un long séjour chez M. Pochoy, industriel à Voiron et à l'automne, il prit le chemin de l'Algérie. Le docteur R. Tripier l'y rejoignit en janvier suivant.

« Ce fut un grand changement de passer brusquement des brûmes de Lyon au soleil d'Alger : ce climat généreux, cette fête de lumière exercèrent une influence heureuse sur notre peintre, qui était bien fait pour comprendre l'Orient. Il commença par errer dans la vieille cité arabe, par s'égarer dans le dédale des rues pittoresques.

Non loin de la Zaouia, des mosquées de Sidi Ramdan et de Mohammed Chérif, la vitalité mauresque l'attirait avec ses cafés, ses bazars, ses échoppes de barbiers, bimbelotiers, brodeurs sur étoffe, fruitiers, porteurs d'eau.

Il s'arrêtait ça et là pour noter les aspects qui le frappaient. Le beau caractère des architectures musulmanes, la limpidité de l'atmosphère, les diaprures de la lumière, les accords sonores des blancs éclatants sur l'azur du ciel, les blancs dans l'ombre plus clairs que le bleu du firmament, tout cela est admirablement rendu dans les petits tableaux de cette époque ; joignez à cela le grouillement de la population indigène, les marchés, les femmes accroupies, vêtues de défroques orientales, en train de vendre des fruits, des négresses portant d'une allure noble des amphores sur la tête...

Seignemartin était assez insouciant de sa santé et ne s'en préoccupait pas outre mesure, si ce n'est lorsque sa maladie l'empêchait de travailler.

Cependant il avait l'intuition que ses jours étaient comptés et qu'il lui manquait encore certaines études pour ce qu'il aurait voulu exécuter. Un jour, il dit au docteur Tripier, à Alger, l'année de sa mort : « Faites moi donc vivre encore deux ans, un an pour aller travailler à Paris, et un an pour produire quelque chose... »

L'été de 1875 se passa à Lyon.

L'état du peintre s'aggravait.

Il retourna à Alger à l'automne et y mourut le 29 novembre 1845.

Son corps fut ramené à Lyon. On l'inhuma au cimetière de Loyasse où, par les soins de ses parents et de ses amis, un monument fut élevé, couronné par un buste en bronze de l'artiste, exécuté par le sculpteur Pagny.

Est-il besoin de rappeler la place occupée par Seignemartin à l'*Exposition rétrospective des Artistes Peintres et Sculpteurs Lyonnais* d'octobre-novembre 1904 ?

Puis, sous l'impulsion du docteur Raymond Tripier, fut créée, après cette Exposition, une *salle Seignemartin* au Musée de Lyon, composée des tableaux donnés par Mme Sarrazin, MM. R. Tripier, A. Stengelin, Ch. Faure, Béroujon et de deux tableaux acquis par les Musées.

Nous ne saurions dans cette courte biographie, empruntée au livre de A. Stengelin reproduire les pages où M. Ch. Faure et lui mettent en lumière, par une critique ausi judicieuse que savante, le talent de leur ami. Du moins ne puis-je résister au désir de terminer par ces quelques lignes :

« Seignemartin n'eût jamais pu se confiner dans un seul genre, son imagination était brûlante, des visions poétiques hantaient son cerveau ! de là, ces esquisses chaudes, enthousiastes où il rendait tangible son rêve d'art...

Pour ses sujets d'imagination, il aimait les toiles cuisinées, les dessous ; il lui arrivait alors de sacrifier une peinture pour faire autre chose par dessus ; il passait des frottis vigoureux, il raclait par ci, glaçait par là ; les taches, les accords de couleur excitaient son imagination. Puis au gré d'une fantaisie enfièvrée les taches prenaient forme et son pinceau, sous la dictée de l'esprit, créait des sujets d'une féérie magique.

Seignemartin ne faisait que rarement sa palette ; c'était bien la palette d'un coloriste, avec une infinie richesse de tons. Le centre était réservé aux tons clairs et éclatants, tandis que les notes basses, puissantes étaient sur les bords. D'instinct, il faisait naître les belles résonnances, les riches accords, les tons précieux. »

Probablement rouvrirons-nous le livre de MM. A. Stengelin et Faure pour en reproduire encore quelques pages. En le fermant aujourd'hui, ce n'est pas sans mélancolie que ma pensée s'arrête sur cette vie d'artiste si tôt fauchée. Mais c'est une consolation de voir sa mémoire resplendir en pleine lumière grâce aux efforts d'amis tels que le docteur Raymond Tripier, que M. Ch. Faure, que M. Alphonse Stengelin.

C'est aussi un hommage superbement rendu au talent et à l'Art, qu'un pareil livre, hommage rendu plus précieux encore par l'écrin qui enchâsse la pensée de l'auteur dans un véritable chef-d'œuvre d'édition et d'illustration.

Léon MAYET.

Echos Artistiques

Il vient de se fonder à Lyon une Société artistique qui a pour objet la création de grands concerts symphoniques. Un syndicat de garantie s'est fondé sur l'initiative de M. Witkowski, qui assure à ces concerts un revenu annuel de 10.000 francs pendant quinze ans. Cette somme importante est versée chaque année par les membres fondateurs de la Société. Ce syndicat de garantie a pour président d'honneur M. Ed. Aynard, député du Rhône, pour président effectif, M. le docteur Maurice Vallas, professeur à la Faculté de Médecine, et pour vice-présidents, MM. Maurice Isaac et le docteur Jamain. La Société ainsi formée a choisi pour administrateur et directeur artistique, M. Witkowski, qui dirigera les concerts et qui, dès la saison prochaine, se consacrera entièrement à sa nouvelle tâche. Avec un orchestre permanent formé de musiciens professionnels, il organisera d'abord une série de concerts purement symphoniques, puis, en s'adjoignant les chœurs mixtes de la *Schola Cantorum*, il donnera des auditions de grandes œuvres telles que cantates, oratorios, etc. L'entreprise prendra le titre de Société des grands concerts de Lyon.

***

L'Opéra de Vienne se prépare à tenter une expérience intéressante. Il s'agit de donner, en deux soirées consécutives, deux représentations de *Don Juan*. La seconde aurait lieu avec toutes les ressources dont dispose le théâtre pour une figuration très moderne dans une décoration riche et brillante. La première, au contraire, serait maintenue dans un cadre se rapprochant autant que possible de celui dont Mozart fut trop heureux de se contenter lors de la

première représentation qui eut lieu à Prague le 4 novembre 1787.

La reconstitution de cette représentation sera faite, pour la musique, d'après l'édition modèle publiée à Paris lors du centenaire de *Don Juan* en 1887.

⁂

Deux cent mille francs pour une loge.

C'est d'un legs à l'Opéra-Comique qu'il s'agit. Le procès vient aujourd'hui. Il est intenté à l'Etat par la famille Marmier de Choiseul qui avait obtenu la concession à perpétuité d'une première loge au théâtre de la rue Favart, en échange de certaines cessions.

Or, M. Bernier, en reconstruisant l'immeuble que vous savez, n'a pas laissé de loge à salon. La famille de Choiseul réclame son salon (elle avait créé un escalier spécial dans *feu* l'Opéra-Comique), ainsi que jadis, et en demande réparation à l'Etat.

Après des années d'ajournement, l'affaire vient aujourd'hui, et c'est Me Barboux qui réclame — sans rire — les 200.000 francs.

⁂

Le tribunal de la Seine vient de donner raison à Mlle Héva Sarcy, qui avait refusé de danser dans la pièce d'*Hérodiade*, au théâtre de la Gaîté, autrement qu'en tutu. Le tribunal a prononcé la résiliation de l'engagement de Mlle Héva Sarcy, à laquelle il accorde le montant de son délit.

⁂

On sait combien les habitants du sol artistique de Bayreuth ont l'imagination féconde pour créer, chaque année, des façons neuves et originales d'alléger la bourse des pèlerins. On connaît le café Sammet, « l'héréditaire et traditionnel Cabaret-Wagner », où l'on se fait servir le champagne des Walkyries, la surfine liqueur du Saint-Graal, le boudin du sang du dragon, les pommes d'Erda (pommes de terre nouvelles) ,etc. On sait ce que consomme la dévotion wagnérienne en livres, brochures, gravures, enluminures, photographies, cartes postales, menus objets de toutes sortes, mais l'on n'avait jamais vu, jusqu'à cette année, rien d'aussi galant, en matière de réclame ingénieusement conçue, que le spectacle offert par une certaine Miss C...a. Cette intéressante personne se présente dans les hôtels et dans les maisons de Bayreuth où l'on accepte des locataires, et demande à être introduite auprès de tel ou tel hôte de passage venu à l'occasion des fêtes ; si on la reçoit, elle s'excuse poliment du dérangement causé par sa visite et avoue, avec un sourire plein de pudeur, qu'elle a quelque chose à montrer qui doit plaire aux admirateurs du maître. Aussitôt avec une attitude aussi réservee et avec toute la modestie que comporte la chose, Miss C...a ouvre prestement son corsage et montre un buste de Wagner, presque de grandeur naturelle, tatoué sur sa poitrine. Elle se rajuste après quelques secondes et demande 3 fr. 75 pour la satisfaction qu'elle a causée. Les wagnéristes ne peuvent refuser cette modique obole à cette miss ingénue qui porte Wagner si près de son cœur.

⁂

L'autre race :

On vient d'inaugurer solennellement, à Chicago, un grand théâtre nègre, auquel il a été donné le nom de « Pékin ». Pourquoi Pékin et non Haïti ou Liberia ?

L'architecte du « Pékin » est nègre, le directeur est nègre, artistes dramatiques, musiciens, ouvreuses, tout le personnel est nègre.

Sans doute, dans ce théâtre, on jouera surtout des drames noirs et il n'y sera jamais question de la *Dame Blanche*.

⁂

Le célèbre pianiste Paderewski vante la musique japonaise comme la plus expressive du monde.

« Dans le théâtre japonais, dit-il, presque tout l'effet se produit par la musique. A elle seule, elle conte l'histoire de telle manière qu'il n'est pas nécessaire de comprendre les paroles».

Diable ! Mais alors ces petits Japonais seraient en toutes choses inimitables.

Et puis, leur musique pourrait peut-être devenir cette langue universelle qu'on cherche vainement depuis longtemps.

⁂

Le Droit des pauvres. — Voici les résultats qu'a donnés la perception du droit des pauvres sur les spectacles, bals, concerts, etc., pendant le mois de mai 1905 et la période correspondante de 1904 :

Grand-Théâtre : 739 fr. 86 en 1905, au lieu de 1.095 fr. 20 en 1904.

Célestins : 2.601 fr. 61 en 1905, au lieu de 1.460 fr. 57 en 1904.

Nouveau-Théâtre : 1.369 fr. 80 en1905, au lieu de 1.590 fr. 80 en 1904 .

Casino : 2.142 fr. 15 en 1905 au lieu de 2.122 fr. 15 en 1904.

Horloge : 655 fr. 60 en 1905, au lieu de 583 fr. 35 en 1904.

Le total des droits perçus le mois dernier s'élève à 10.835 fr. 40, tandis qu'il s'élevait à 9.528 fr. 37 en mai 1904.

Il y a donc une augmentation en faveur de cette année de 1.307 fr. 03.

La Lampe d'Argile.

PEUR DE LA VIE

Enlacés pour mieux fuir au pays des chimères
Et d'amour éperdus l'un et l'autre grisés,
Nos lèvres se cherchaient pour de nouveaux baisers,
Narguant le sort sournois, ses coups et ses colères.

A tous deux il semblait qu'enfin réalisés,
Nos rêves infinis, au cours des heures claires,
Chasseraient au lointain nos effrois, nos misères ;
Déjà nos cœurs vibrants se croyaient apaisés.

Jamais nous n'aurons eu d'extase plus profonde,
Car nul bonheur ne peut nous offrir en ce monde
Le même enchantement magique et radieux.

Pourtant, malgré l'espoir de notre âme ravie,
Et comme si, soudain, nous effrayait la vie,
Nous eûmes, au matin, des larmes dans les yeux.

A. COMPIGNE.

(1) *La Lampe d'Argile* paraîtra en septembre prochain, 3 francs par souscription, aux bureaux du « Montbrisonnais », à Montbrison, Loire.

Lettre Parisienne

LES MARCHANDS D'ENFANTS

La traite de l'enfant, comme celle de la femme, constitue une industrie internationale fort répandue. Son siège est l'Italie. Les provinces ingrates de la péninsule possèdent de nombreux agents occultes qui recrutent des *sujets* parmi les familles pauvres, centralisent leurs petits bataillons à Palerme ou à Naples, et les expédient de là, soit en Angleterre, soit en France. Un économiste romain, M. Muriaglio, estime au chiffre de 16.000 l'exportation numérique annuelle de ces pauvres bambins. En 1900, ce chiffre s'est élevé, pour la France seulement, à plus de 25.000,dont la grande majorité s'est vue dirigée sur Paris.

A Paris, résident du reste les correspondants des racoleurs italiens. La police les ignore ou feint de les ignorer, étant désarmée contre eux. Du moment, en effet, où le correspondant peut montrer les papiers de ses *pupilles*, à l'occasion même, le véritable pouvoir signé par les parents, il est à l'abri des poursuites. En un seul cas, la justice a droit d'intervention : c'est lorsque le traitant se livre à des sévices graves. Depuis dix ans, le fait ne s'est produit qu'une fois. Il s'agissait des Vozza, ces chiffonniers de Saint-Denis,qui possédaient une vingtaine de petits Italiens casés par leurs soins dans les verreries des environs, et qu'ils contraignaient à chercher leur nourriture à quatre pattes, dans les tas d'ordures, par économie.

Quant au bénéfice de ce honteux métier, voici quels ils sont :

En Sicile et dans le midi de l'Italie, un enfant se loue couramment huit francs par mois entre dix ou douze ans, douze francs entre douze et quinze ans, et quinze francs après cet âge. Le Tyrol possède un tarif plus élevé, parce qu'il produit les *musiciens*. M. Muriaglio, qui s'est personnellement livré à une curieuse enquête dans cette dernière contrée, n'y a pu trouver de fillettes au-dessous de vingt-cinq francs par mois ni de jeunes garçons à moins de vingt francs.

Transportés en France, les mêmes enfants acquièrent une bien autre valeur. On peut leur fabriquer de faux états-civil et les caser dans les ateliers où ils gagneront, au pis aller, vingt sous par jour. Plus généralement, cependant, on leur fait vendre des plâtres, des statuettes, de la menue vannerie, quitte à les rosser le soir si la recette est insuffisante. Les filletes débitent de l'ail dans les marchés, ou des fleurs aux terasses de brasseries. D'autres sont instituées acrobates. C'est affaire de tempérament

du loueur, ou de besoins locaux. Les *musiciens*, eux, ont un état tout trouvé ; accordéons, tambours de basque et violons sont leurs instruments de travail ordinaires. Inutile d'ailleurs d'ajouter que les uns et les autres sont astreints à une production quotidienne fixe, faute de laquelle ils ne dînent pas ou reçoivent des coups.

Pour donner une idée du résultat pécuniaire obtenu par une *exploitation* bien entendue, il suffit de rappeler que, lors de l'affaire Vozza, le fils aîné, troisième membre de cette infâme association, avoua aux juges qu'il touchait pour sa part dix à douze mille francs chaque année !

Est-ce tout ? Non... Certains entrepreneurs dressent leurs pupilles au vol à l'étalage, à la mendicité, au vol à l'*esbrouffe*. Dernièrement, on arrête à Londres un gamin de physionomie délurée qui, feignant de courir en jouant, avait bousculé une dame et arraché le petit sac qu'elle tenait à la main. Le petit pleure, dénonce l'individu aux ordres desquels il travaille, et la police découvre ainsi, au quatrième étage, d'une maison de Drury-Lane, une véritable école de vol, avec cours organisés, et tous instruments propres à assurer un enseignement pratique. Les *cours* étaient régulièrement suivis par quinze petits Italiens.

Ce que j'ai dit suffit à justifier amplement l'intervention de la philanthropie dans ce trafic de l'enfance. En l'état actuel des lois, il n'est pas possible d'intervenir auprès de tous les petits suspects que nous voyons errer par les rues de nos cités, sans risquer de tomber tout de suite dans l'arbitraire. Il y faut des formes. Il faut que lorsqu'à dix ou onze heures du soir, un garçon ou une fillette de douze à quinze promène de café en café son panier de fleurs ou son éventaire de statuettes, la police puisse les questionner, s'enquérir de la persone au compte de qui il ou elle opère, et exiger de son employeur des certificats de travail et de moralité. Il faut aussi qu'elle ait le droit de s'immiscer parmi les innnombrables familles de romanichels et de saltimbanques qui rôdent aux portes des villes, en quête d'on ne sait quel coup à faire, à moins que ce ne soit d'on ne sait quelle proie à ravir.

L'enfant pris dans les lacs de qui l'exploite et le persécute, n'a même pas le cri de défense de l'oiseau pris au piège du chasseur. C'est à la société de le découvrir et d'opérer son sauvetage.

Jean de GAILLON.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe spéciale

CHRONIQUE FÉMININE

La Dentelle de France

Vers 1826, promenant dans la campagne de Dieppe, la duchesse de Berry s'émut de voir les dentellières appliquées à leur carreau n'arriver qu'à gagner quelques sous, au prix même de 15 à 16 heures de travail journalier. Elle s'intéressa à leur sort, créa une école de dentelles à la ville et fit mieux encore en prodiguant la dentelle sur toutes ses toilettes. Comme elle était la vraie souveraine de la Restauration et la reine de toutes les élégances, cette démonstration suffit à rendre pour un temps au si joli et si décoratif produit de l'industrie féminine française sa vogue intermittente.

Actuellement, cette industrie de la dentelle à la main est dans une mauvaise passe, la mode n'y est plus ou, du moins, elle est à la dentelle mécanique qui est arrivée à produire, comme le faux diamant comparé au diamant véritable, une imitation déconcertante. On ne s'applique plus dans les familles à collectionner, comme jadis, les dentelles de prix que l'on se transmettait de la mère à la fille ou à la bru ainsi que les bijoux. La dentelle bon marché, à laquelle on ne demande qu'un trompe-l'œil de plus en plus parfait et qu'elle fournit, suit le sort de la toilette à laquelle elle est appliquée et, comme les autres garnitures, disparaît avec elle. Couturières et couturiers sont les premiers à favoriser ce renouvellement, même sur des toilettes de prix Il leur est, de toutes façons, très avantageux.

Cependant un député du Calvados, c'est-à-dire d'un département très « dentelier », un député très attaché à son devoir de représentant qu'il comprend d'une façon à la fois large et ingénieuse, M. Fernand Engerand, s'est mis en tête d'intéresser au sort de la dentelle à la main et des milliers d'ouvrières dont elle reste le misérable gagne-pain, les reines du jour qui, sous le régime républicain, ont remplacé « la reine », les femmes du monde qui imposent la mode un peu moins que couturiers et couturières en renom, mais tout de même un peu et à qui il ne suffirait que de vouloir pour en être tout à fait les maîtresses.

Il y a réussi et est arrivé à grouper, sous ce titre noble et expressif de « Dentelle de France » une association de dames que la bienfaisance seule pouvait unir, comme vous allez voir par cette énumération du Conseil de Direction dont Mme Loubet est la présidente d'honneur : Mmes Paul André, la comtesse René de Béarn, la comtesse Stanislas de Castellane, Mlle Flandin, Mmes Arthur Fontaine, la marquise de Ganay, Alexandre Millerand, la princesse de Poix, Pol Neveux, Henri Turot, Waldeck-Rousseau.

Un mouvement de cœur pouvait seul provoquer ce miracle de faire se rencontrer des noms qui sont comme l'enseigne la plus notoire de l'aristocratie et de la démocratie françaises. Il est vrai qu'avec ces messieurs le même bienfaisant phénomène n'eut pas été possible.

Leurs femmes trouveront-elles le remède à la dépréciation du salaire de la légion si intéressante des ouvrières dentellières qu'eux-mêmes désespèrent de procurer par l'intervention légiférante? Nous voulons bien l'espérer. Dans tous les cas, cette campagne pour la dentelle française, si elle ne sauve pas l'industrie de la dentelle à la main, ne pourra que profiter à notre industrie de la dentelle mécanique elle-même menacée par la concurrence anglaise, celle de Nottingham notamment, et par la concurrence allemande qui prend, à son tour, un essor bien inquiétant.

Laurence ARNOTTO.

NOTES D'ACTUALITÉ

LE JURY

On pourrait dire de l'institution du jury ce qu'Esope disait de la langue : que c'est à la fois la meilleure et la pire des choses.

La meilleure, parce que, dans son principe, elle soustrait le criminel au système expéditif des juridictions ordinaires, pour le placer en face de la société elle-même érigée en tribunal supérieur. La pire, parce que ce tribunal occasionnel, formé de douze consciences vacillantes, ne saurait trouver, dans son ignorance des lois, l'assise inébranlable d'une convction à l'abri des influences ambiantes, et distribue par là-même sa justice au petit bonheur.

Dans son admirable roman intitulé *Résurrection*, Tolstoï a gravé d'un burin immortel la multiple complexion de cette chose hétéroclite qu'est un jury.

Lui met en scène des chefs de districts, des négociants, des gentilshomme, comme le hasard prend chez nous, et pour de bon, des notaires ruraux, des cultivateurs, des épiciers. Il les montre, comme nous pourrions les montrer, arrachés par la force à leurs occupations, contraints à abandonner leurs travaux, leurs soucis, leurs plaisirs ; puis il les campe dans le prétoire, entre la face du Crucifié et le visage louche du présumé coupable.

Que vont-ils faire, maintenant, les douze bourgeois ? Comment exerceront-ils leur sacerdoce ? Où trouveront-ils la science nécessaire pour discerner, dans la vivante énigme qu'on leur a livrée, la détresse innocente ou la dissimulation criminelle ?

Ecoutez : L'un est quasi-ignorant. Ame simple, c'est bien la première fois qu'il figure en magistrat. La robe rouge du président l'interloque. Les hochements de tête de l'avocat l'étonnent. De tout ceci, il ne comprend qu'une chose : c'est qu'il serait bien mieux à semer sa luzerne !

Le voisin négocie des denrées coloniales. On ne saurait décemment lui demander de s'absorber dans les débats confus qui s'agitent autour de lui, tandis que l'obsèdent la hausse des sucres ou les difficultés de la prochaine échéance.

Un troisième, hâté de reprendre son train, fixe avec angoisse l'aiguille de l'horloge.

En somme, il n'en est peut-être pas deux, parmi ces douze hommes, qui jouissent de la quiétude d'esprit indispensable à l'exécution de la redoutable tâche qu'ils accomplissent.

Nullement exercés, d'ailleurs, à suivre la stratégie des débats ; vite égarés dans les dédales où, suivant leurs intérêts respectifs, ne manqueront pas de les jeter l'accusation ou la défense, ils arriveront à la fin sans avoir trouvé autre chose qu'une impression.

Condamneront-ils ? Ne condamneront-ils pas ? La décision est à la merci d'une plaidoirie plus ou moins véhémente, d'une rhétorique plus ou moins chanceuse. Or, un bon avocat est essentiellement physionomiste. Il a déjà scruté les figures candidement expressives des jurés auxquels il a à faire. Il sait s'il y a lieu de donner de l'argumentation ou de lancer du pathétisme sonore. Quand les auditeurs auxquels il s'adresse passent dans la salle de leurs délibérations, on peut dire qu'ils sortent tout chauds de ses mains.

En général, ils sont plutôt enclins à l'indulgence. Mais — c'est toujours Tolstoï qui parle — n'oublions pas qu'il se trouve parmi eux un certain nombre de gens extrêmement pressés. Ce n'est point à prétendre qu'ils voteront à l'aveuglette l'acquittement ou la mort pour en avoir plus vite fini ; mais, si leurs consciences bourrelées d'autres préoccupations demeurent hésitantes, elles tendront évidemment à se rallier à la majorité probable, afin de clore la discussion.

Comment s'étonner, après cela, que les diverses questions posées à tel ou tel jury soient résolues par lui, de telle sorte que le président chargé d'appliquer la loi ne sache comment en concilier les incohérences ?

Comment expliquer encore la stupéfaction de ces magistrats occasionnels qui acquittent parfois un accusé sans le vouloir ; ou bien — cas plus fréquent — qui rendent, sans s'en douter, une condamnation capitale, et sont ensuite obligés de se déjuger en signant un recours en grâce ?

Que la chose se passe au pays de Tolstoï ou en France, le résultat est identique, la sentence aussi hasardeuse.

Institution incompatible avec la stricte équité, le jury est aussi en contradiction flagrante avec le principe de l'égalité des mêmes coupables devant la loi. Les innombrables gaffes relevées à son passif justifieraient pleinement la révision de son fonctionnement, et surtout de son recrutement.

Les maires, qui sont chargés de cette dernière tâche, devraient bien y veiller, en atendant que le législateur intervienne à son tour !

René GROUGÉ.

GAUFRAGE, PLISSAGE
J. CORTEY, 6, rue St-Côme au premier

Les Gaîtés de la Semaine

La réclame est tout de même une belle chose ! Je ne sais plus qui m'offrit un jour le pari de gagner mille francs en vendant des pilules de mie de pain pour lesquelles on eut fait cinq louis de publicité. J'ai pris cela pour une boutade, je n'ai pas parié et j'ai été prudent sans le vouloir. J'aurais perdu aussi sûrement que mon partenaire eût fait fortune. Il est clair, en effet, qu'on gagne tout ce qu'on veut si l'on sait la manière de dindonner le public.

Le dernier exemple que je connaisse, mais il n'en est point de plus joli ni de plus probant, c'est le succès de Buffalo Bills.

Buffalo Bills ! Qui n'a entendu parler de cette invasion de saltimbanques américains qui, à l'instar des nègres d'Haïti sont tous colonels, majors ou capitaines et qui se sont fixés pour programme de mettre en coupe réglée notre badauderie nationale ?

« Il arrive ! » annoncent les affiches sous le portrait d'un vieux monsieur qui porte les cheveux à la mode de nos grands-mères. « Il ne reviendra plus ! Heureusement, Seigneur ! heureusement ! Il est parti et c'est la fin d'un monde ! » Peut-être bien, mais alors c'est d'un vilain monde et ne nous en plaignons pas trop ! Et le public, le brave public, le confiant public, se précipite, vide sa bourse et attend avec une confiance digne d'un sort meilleur des spectacles extraordinaires.

Mais, hélas ! les « attractions » de Buffalo Bills sont pour tous de vieilles connaissances, et les quatre Peaux-Rouges de carnaval qu'il nous présente en liberté n'ont même pas le talent d'avaler les lapins que leur barnum pose aux clients. En fin de compte, nous avons mieux que cela à la fête foraine du pays et c'est moins cher. Seulement, le dompteur ou la femme-torpille n'exhibent pas leur portrait équestre sur les murs de la localité et ne savent ou ne peuvent lancer une « tournée » de ce genre comme on lance un chocolat ou un remède contre les furoncles.

« Il n'y qu'un Buffalo ! » comme disent les réclames, et c'est en vérité grand dommage non point parce que le public trouverait un plaisir excessif à des mascarades pareilles, mais parce que le budget y gagnerait en droits d'affichage, que les colleurs feraient fortune et que les gens un peu sceptiques dont je suis, ceux qui doutent de beaucoup de choses et se moquent volontiers du reste, trouveraient une occasion de s'amuser un peu après chaque représentation. Car le vrai spectacle est à la sortie quand, honteux et confus comme le corbeau de la fable, les spectateurs distillent leur déception et regrettent leurs écus perdus.

Ce sont les joies qui ne coûtent rien qui sont toujours les plus douces. Et je vous assure qu'elles sont moins rares qu'on ne le pense et que les gens ont grand tort qui prétendent qu'on ne peut point s'amuser à bon compte.

Tenez ! depuis quelques semaines, le boulevard offre au flâneur observateur un petit divertissement qui ne lui coûte pas un centime : celui de recenser les imbéciles. Cela vous paraît compliqué et je conviens qu'à première vue on s'explique mal comment on peut juger de la mentalité d'un passant par la simple vue de son nez et de la coupe de ses oreilles. Aussi n'est-ce pas de cette façon qu'il convient de procéder. On regarde les mains, simplement. Et je m'explique.

Quand Edouard VII vint à Paris, au cours de ces dernières semaines, il lui prit la fantaisie, certaine après-midi, de se montrer sur je ne sais quel camp de courses avec la main droite seule gantée. Or, n'oublions pas qu'au temps où il n'était que de Galles, le roi d'Angleterre conduisait la mode parisienne et que c'est à lui que nous sommes redevables d'un certain nombre de coutumes élégantes et spirituelles, comme de porter des cravates sang-de-bœuf, de retrousser son pantalon quand il fait sec et de détacher le dernier bouton de son gilet.

Dès lors, vous pensez que nos petits snobs dont l'intelligence est proverbiale ne pouvaient laisser passer inaperçu le nouveau conseil d'élégance,

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infaillible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingénieur des Arts et Manufactures

Anciennes Maisons Vve Rozier, Robin père et fils
A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques pour boulangers, pâtissiers, ménages et administrations. — Briques de fourneaux. — Intérieurs de cheminées. — Briques chauffe-pieds.

KAOLINS

GRAVIERS FELDSPATHIQUES

Fournisseur du génie, des manutentions civiles et militaires et des grandes administrations.

que leur donnait aussi discrètement que gratuitement celui qui fut leur grand-maître. Et voilà pourquoi le boulevard est plein de gens distingués qui n'ont de gantée que la main droite.

On a beau dire, allez ! la mode a des finesses et des beautés que les gens du commun ne connaîtront jamais. C'est un peu comme les usages mondains : ceux qui n'en font pas métier ne se doutent point de leur charme et de leur opportunité.

Je viens de lire avec intérêt un ouvrage des plus savants qui traite du savoir vivre et je suis bien forcé de convenir que la vie des gens « comme il faut » est bigrement compliquée. Ce qu'il est de détails à s'assimiler est fantastique — Buffalo Bills dirait : Colossal ! Mais que de prescriptions exquises !

Tenez ! au hasard, dans ce livre de quatre cents pages, je note : « Au théâtre, on peut manger des bonbons dans les loges, mais pas au balcon ni à l'orchestre... Le pain se coupe en angles et non en tartines... On ne boira pas le vin du Rhin ou le vin de dessert dans le verre à Bourgogne ou vice versa... » Je conviens, en effet, que ce serait une abomination.

Mais malgré la minutie de recommandations pareilles, un code de ce genre a vraiment du bon et vous ne trouverez nulle part ailleurs des conseils tels que celui-ci : « Il est du plus mauvais goût d'emporter une provision de cigares en partant de chez son hôte». A la bonne heure ! Je regrette pourtant que l'auteur n'ait pas cru devoir faire une observation du même genre pour ce qui concerne l'argenterie.

Georges ROCHER.

Mariages pauvres

Tous les jours, Huguenin venait prendre ses repas chez la mère François, une veuve qui tenait un débit de vins dans la rue Saint Martin.

Il était serrurier et travaillait rue Saint-Denis.

Ce soir-là tout en mangeant une portion, il parcourait le journal ; quand il fut aux annonces, il lut :

« Mariages pauvres, toutes facilités. Maison de confiance, Laccosta, rue de Provence, 41. Spécialité de mariages d'ouvriers ; grand choix de jeunes filles en tous genres. Prix modérés. Célérité, discrétion ».

Huguenin relut l'annonce à haute voix.

— Voilà du nouveau, dit-il, une agence pour les ouvriers. On va donc pouvoir se marier comme les gens de la haute.

— Se marier par les agences, je ne voudrais pas de ça moi, dit sa voisine, en toussant, une blonde, maigriotte, au visage rosé aux pommettes saillantes, qui offrait cet aspect si caractéristique des phtisiques.

— Et pourquoi pas ? dit une grosse brune qui sirotait un mazagran à une autre table. Ces mariages-là valent bien les autres ; je connais des personnes qui s'en trouvent bien.

— Vrai, vous en connaissez interrogea le serrurier.

— Parfaitement, mon petit. Qu'est-ce que c'est que le mariage ? une loterie, autant prendre son billet là qu'ailleurs.

— Le mariage ajouta un petit bossu qui mangeait silencieusement dans un coin, faut rien être toc pour y songer, pour se coller dans la misère ; n'en faut plus !

— Dis donc, le Mayeux, n'en dégoute pas les autres parce que tu ne peux pas en décrocher, reprit la grosse brune.

— Chaque marmite trouve son couvercle, ricana le bossu ; mais, pas si bête !

— Y me font suer les hommes ! Avec ça qu'ils ne sont pas trop contents de nous trouver, quand ce ne serait que pour les coucher quand ils sont trop saouls.

— Moi, je voudrais épouser un employé, murmura la phtisique.

— Des pompes funèbres ? demanda le bossu méchamment.

Huguenin avait terminé son repas, il paya et sortit. C'était un solide gaillard de trente-cinq ans, bien bâti, un provincial venu de bonne heure à Paris. Il n'avait jamais pensé au mariage ; l'annonce lui trottait par la tête. Cela commençait à l'embêter de vivre seul. Toute la nuit il resta éveillé, réfléchissant ; une envie folle lui venait d'aller trouver l'agent matrimonial. Une crainte le retenait, la peur d'être ridicule ; il avait encore une appréhension ; était-ce sérieux ? Il y a tant de filous aujourd'hui... Après tout, il ne risquait rien d'essayer.

Il y songea toute la semaine et le dimanche suivant son parti était pris : il irait.

Il se rendit rue de Provence ; l'agence se tenait au premier. Un domestique en livrée le fit entrer dans un salon bien ciré. Assis devant une grande table, un monsieur correctement mis, jeune encore, brun, avec de grandes moustaches, écrivait. Une centaine de lettres s'étalaient devant lui ; il avait l'air très affairé.

D'un geste, il montra un siège à l'ouvrier.

Huguenin, que cette mise en scène avait intimidé, s'assit gauchement sur le bord d'un fauteuil, en roulant sa casquette entre ses doigts pour se donner une contenance.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'agent.

— Voilà : l'autre jour, j'ai lu dans le journal votre réclame et ça m'a donné envie de venir.

— Vous avez vu mon annonce ?

C'est une idée à moi. Marier des filles riches, même ayant tache, ce n'est pas difficile : on trouve cent preneurs ! Marier des pauvres, c'est une autre affaire. Personne avant moi n'avait résolu ce grand problème social.

Mon œuvre est philanthropique et je n'ai reculé devant aucun obstacle ; ce que je veux c'est le bonheur des autres. On ne fait jamais rien pour l'ouvrier : des promesses, des discours,et c'est tout ; moi j'agis.

Il y a longtemps que les philanthropes ont jeté le cri d'alarme ; la population de la France diminue, le chiffre des enfants légitimes devient dérisoire ; au contraire, celui des naissances illégitimes augmente dans une proportion inquiétante. Tous ont montré la plaie ; moi j'apporte le remède.

L'ouvrier ne se marie plus. Pourquoi ? parce qu'il ne sait où s'adresser ; j'ai compris qu'il y avait là une lacune et je l'ai comblée.

Eugène FOURRIER.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ
13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2515 du 10 juin 1905.

Le Séjour d'Alphonse XIII en France.— Au Camp de Chalons. — A Saint-Cyr. — A Versailles. — A Vincennes. — A Auteuil — Allemagne : Le mariage du Kronprinz, à Berlin. — *Hongrie :* Inauguration d'une usine française, à Sarvar. — *Nécrologie :* Le Duc d'Audiffret-Pasquier ; M. Scellier de Gisors. — Roman illustré : *La Princesse Loulou*, par J. Lemaire, illustrations de Landini. — Théâtres. — Echecs, par M. D. Janowski. — Rébus. — Concours.

Le numéro : 50 centimes.

LA MODE ILLUSTRÉE
(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction
de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1re page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

ABONNEMENTS. — Avec gravures coloriées. un an, 14 fr, : 6 mois 7 fr. ; 3 mois, 3 fr. 50, — Avec planches coloriées : un an, 25 fr.; 6 mois, 13 fr. 50 ; 3 mois, 7 fr

Spectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre municipal du Grand-Théâtre de Lyon, sous la direction de M. Emile Archaimbaud.

Les concerts du mardi et du vendredi sont réservés aux auditions vocales.

Prix de l'abonnement pour toute la saison : 15 francs ; pour un mois : 5 francs (taxe municipale comprise).

CASINO-KURSAAL
Rue de la République

Tous les soirs à 8 heures 1/2, concert et attractions variées.

CONCERT DE L'HORLOGE
(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 7 mai.

Tous les jours: Concerts par l'orchestre du Casino.

BULLETIN FINANCIER

On est revenu en Bourse avec de très bonnes dispositions,les premiers cours inscrits l'ont été en reprise notable,mais en fin de séance il s'est produit quelques ventes qui n'ont pas permis de conserver les cours acquis.

Le 3% a passé de 99,67 à 99,90 pour finir à 99,72 ; l'amortissable cote 99,70

Le Comptoir National d'Escompte est à 656, le Crédit Foncier, 724 ; le Crédit Lyonnais en vive reprise s'avance à 1.115 en hause de 10 fr. ; la Société Générale, 642.

Nos chemins n'ont guère varié.

Le Suez est en hausse à 4.540 ; le Rio à 1.548.

Tous les fonds étrangers sont en hausse ; les fonds Russes notamment, les Consolidés s'avancent à 89,27 et le 3% 1891 à 76,25.

En Banque, la Capillitas est demandée à 56,25.

La Soie Hongroise est en reprise à 287.

L'Emprunt Ottoman de 120.606.000 fr. portant un intérêt nominal de 4%, auquel on peut souscrire dès maintenant et dont l'émission publique aura lieu le 17 courant, est une des opérations les plus avantageuses qui aient été depuis longtemps offertes au public.

L'obligation de 500 fr. est émise à 435 fr. L'intérêt irréductible et exempt à jamais de toute taxe, de tout impôt, de tout droit de timbre dans l'empire Ottoman, fait ressortir le placement à 4,65% pour les souscripteurs à l'émission.

Le propriétaire-gérant V.FOURNIER

P. LEGENDRE & Cie, r. Bellecordière Lyon

ST-GERVAIS-LES-BAINS
Dermatoses. — Neurasthénie.

SALINS DU JURA
Débilité des Femmes et des Enfants.

VALS SOURCES VIVARAISES
à minéralisation graduée Nos 1, 3, 5, 7, 9.

OBLIGATIONS
PANAMA à LOTS
titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)
Prix : **124** francs

PROCHAIN TIRAGE :
15 Août 1905

1 lot 500.000 FR. — 1 lot 100.000 FR.

LOTS DU CONGO
taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN
Prix : **88** francs

PROCHAIN TIRAGE
20 Juin 1905

GROS LOT: 150.000 fr.
24 lots formant un total de 158.000 fr

Adresser demandes et fonds à
L'AGENCE FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

Expédition *franco* des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

Eviter les contrefaçons
CHOCOLAT MENIER
Exiger le véritable nom

MALADIES NERVEUSES
Guérison certaine par l'**antiépileptique de Liège** de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.
La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.
S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR

DAMES & FILLETTES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

Anc. Mon VIENNET, Fondée en 1887

PIANOS

9, Place Jacobins, 9

LYON

Ch. MORETTON & Cie

Envoi franco Catalogue Illustré

Gaufrage

PLISSAGE

J. TARUT

6, Rue Mulet, 6

LYON

ALLAITEMENT MATERNEL

Administration Centrale : 9, rue Jean-Baptiste Dumas, PARIS - Téléphone : 574.00

LOTERIE

Autorisée par la Chambre des Députés et par Arrêté du Ministre de l'Intérieur en date du 4 Mai 1905

1ER GROS LOT **200.000 FR.**

2e GROS LOT **100.000 FR.**

25.000 FR. **10.000 FR.**

10 lots de 1000 fr : 10.000 fr -- 10 lots de 500 fr : 5.000 fr

500 lots de 100 fr. : 50.000 fr.

524 lots POUR **400.000 FR.**

Tous les lots sont payables en argent

Tirage irrévocable 15 mars 1906

Le Billet UN franc.

LOTERIE

AU PROFIT DE LA

SOCIÉTÉ PROTECTRICE de l'ENFANCE

DE LYON

Autorisée par Arrêté Préfectoral du 3 Septembre 1904

TROIS GROS LOTS

10.000 fr. et 1.000 fr.

Plus 30 lots de 100 fr.

TIRAGE : 28 JUIN 1905

Le billet : UN franc

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans ses Succursales et tous les bureaux de tabac. — Par correspondance, joindre à la demande un mandat-poste du montant des billets et une enveloppe affranchie à 0.15 par 4 billets.

Les paiements en timbres-poste ne seront pas acceptés

LOTERIE

de la Société Maternelle

LA POUPONNIÈRE

Autorisée par Arrêtés Ministériels des 1er et 2 Mai 1905

CINQ GROS LOTS

Un Gros Lot de

150.000 Fr.

1 Lot de 20.000 fr. -- 1 Lot de 10.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. -- 20 Lots de 1.000 fr.

30 Lots de 500 fr. -- 300 Lots de 100 fr.

355 Lots en espèces pour 255.000 francs

TIRAGE : 20 Décembre 1905

Les billets sont en vente dans toute la France chez les Buralistes, Libraires, Papetiers, etc., etc.

Prix du Billet : UN FRANC

Pour recevoir directement, envoyer mandat-pos e du montant des billets, avec enveloppe timbrée à 0 fr. 15 par 4 billets. — Adresser les demandes :

Agence FOURNIER *14, rue Confort, Lyon* | **Paul REYNAUD** *5, r. Etienne-Marcel, Paris*

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le Numéro 0.10 cent.

LA REVUE BI-MENSUELLE

DES TIRAGES FINANCIERS

2 francs par an

Publiant tous les Tirages à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.